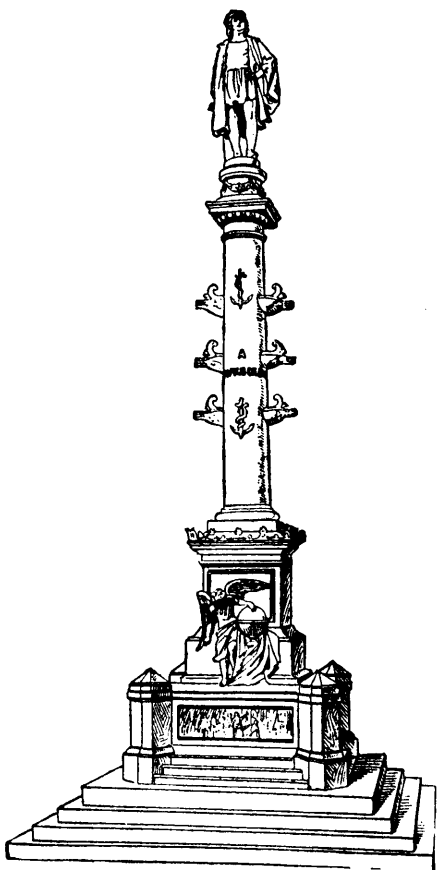


LE MONUMENT DE CHRISTOPHE COLOMB



MONUMENT DE CHRISTOPHE COLOMB OFFERT A LA VILLE DE NEW-YORK PAR LES ITALIENS

Les Italiens, de New-York, pour honorer la mémoire de Christophe Colomb, ont voulu lui élever un splendide monument à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique.

Ce monument aura soixante-dix-sept pieds de haut. La statue de Colomb, haute de douze pieds neuf pouces, taillée dans un marbre pur et d'une pesanteur de vingt-cinq tonnes, sera d'un bel effet, sur un piédestal de granit rouge ; d'un côté est la grave figure d'un génie, de l'autre un aigle gigantesque. De chaque côté aussi sont des bas-reliefs splendides, représentant les six vaisseaux de l'illustre Génois, avec cette inscription : "A Christoforo Colombo."

Le génie a dix pieds quatre pouces de hauteur et est taillé dans un bloc de marbre pesant vingt tonnes. Il représente un enfant porté par les ailes de la foi, tenant dans sa main le monde entier qu'il semble sonder avec une attention aussi soutenue que lorsque Colomb étudiait les cartes géographiques de son temps. L'aigle, de même dimension, garde les armes des Etats-Unis, et celles qui, pendant bien des siècles, furent adoptées par la république de Gènes.

Ce monument sera en tout point digne du sentiment qui l'a inspiré, digne de la nation qui a entrepris son érection et digne de l'illustre marin dont il éternisera la mémoire.

C'est une belle et salutaire coutume que celle de perpétuer le souvenir des grandes actions, d'honorer le vrai mérite, de récompenser les dévouements, inspirant ainsi un noble sentiment d'ambition à tous ceux que le désir de servir la patrie ne laisse pas indifférents.

Quand le touriste passera à New-York, sur la huitième Avenue, où s'élèvera le monument, il comprendra que sur la terre libre de la libre Amérique Colomb a toujours des admirateurs.—J.-G. B.

Un écrivain jette un jour à terre une plume ; son maître la ramasse et écrit avec elle un billet de 500,000 francs. Vous voyez, dit-il, qu'elle était encore bonne à quelque chose.—"Les rebuts sont quelquefois nécessaires, et même indispensables."—SAINTÉ THÉRÈSE.

ESPIÈGLERIES D'ÉCOLIERS



Il y a quelques mois, en lisant sur le MONDE ILLUSTRÉ les "Aventures de bébé," le souvenir des espiègleries d'un mien confrère m'est survenu à la mémoire.

Il me pardonnera, je l'espère, ce cher camarade de mes premières années passées sur les bancs du collège, si aujourd'hui, pour montrer comment au besoin un écolier intelligent peut se tirer d'un mauvais pas, je me permets de dévoiler ses petits

forfaits aux lecteurs et lectrices du MONDE ILLUSTRÉ.

Pendant les premières vacances de son cours d'étude, Gustave (c'est son nom), par la fréquentation de camarades corrompus, avait contracté,—*horresco referens*,—les germes de cette maladie si terrible et presque toujours incurable, qui fait les tourments d'un père honnête et de tant de mères chrétiennes, je veux dire la malheureuse habitude du vin.

A son retour à l'*Alma-Mater*, il ne garda pas moins ce goût dépravé pour le jus de la treille, mais il ne jouissait pas de la même liberté d'action que durant les vacances. Maintes fois il fut contraint d'avoir recours à la fraude pour se procurer l'objet de ses convoitises. Les abondants et riches celliers du pensionnat reçurent de lui de fréquentes visites.

Pendant que la communauté goûtait les douceurs d'un trop court sommeil, notre Gustave, en compagnie de deux camarades, faisait, pour me servir de sa propre expression, des libations nocturnes au divin Bacchus.

Deux et trois fois par semaine, il était facile de voir, à la lueur faible et vacillante de la lampe du dortoir, se dessiner sur la muraille les silhouettes de trois formes humaines. C'était, dit-on, le temps du sacrifice. En cas d'alerte, l'un d'eux, l'œil au guet, l'oreille tendue, en sentinelle vigilante faisait la garde, l'autre tenait respectueusement la coupe sacrée et Gustave, aussi religieusement que possible, y versait le doux nectar en s'efforçant de rendre plus faible le retentissant glouglou de la bouteille.

C'est ainsi que, durant plus d'un mois, ces trois heureux firent impunément bombance et continuellement aux dépens, oserait-on le croire, des tonneaux du procureur.

Le propre des choses d'ici-bas, c'est d'être de courte durée ; aussi, vint un jour où l'inconstante fortune changea la face des choses.

Une certaine nuit doit avoir lieu un sabbat extraordinaire, et notre filou est allé en expédition chercher le menu. Malheureusement, le bruit qu'il fait en ouvrant la lourde porte de la cave éveille l'attention du directeur qui, travailleur infatigable, à cette heure avancée est encore à demander à ses livres leurs secrets. Celui-ci éteint sa lampe et veut surprendre en flagrant délit cet explorateur de nuit. Il l'arrête à la porte de la cave et, de sa plume remplie d'encre, il marque le front de notre espiègle, remettant au lendemain matin le soin de le reconnaître.

Gustave, semblable au rat de la fable qui a perdu sa queue à la bataille, sait plus d'un tour et n'a pas besoin de chercher de midi à quatorze heures pour trouver un expédient capable de le tirer de ce mauvais pas. Courir à la salle d'étude chercher de l'encre et en remplir le bénitier qui se trouve près de la porte, fut pour lui l'affaire d'un instant.

Le lendemain, au sortir du dortoir, tous les élèves en se signant de la marque du chrétien s'attachent aussi de la souillure du coupable. Jugez de l'ébahissement du directeur en les voyant et ne sachant sur lequel mettre la main. Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris, il jura, mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus.

Nécessité fut à notre héros et à ses compagnons de faire carême pendant quelque temps, car ils n'ignoraient pas le proverbe populaire qui dit : "Celui-là périra qui s'expose au danger." Il y avait

risque maintenant à retourner aux caves : donc plus de ressource de ce côté.

Nos trois gaillards durent dénouer les cordons de leurs bourses pour faire venir du dehors ce qu'ils ne pouvaient plus se procurer à l'intérieur. Bientôt, grâce à un nouveau stratagème dû à l'esprit inventif de Gustave, la diète cessa. Notre adroit compère couchait près d'une fenêtre et de là à l'aide d'une longue corde il montait une à une des bouteilles de bon vieux Bordeaux qu'un charitable complice venait y attacher deux fois la semaine.

Par manque de précaution, ce nouveau système ne leur profita guère. La bouteille, dans une ascension trop rapide, frappa dans la fenêtre du cabinet de travail du directeur, situé à l'étage inférieur, et le plan fut découvert.

Or, un soir, à l'heure accoutumée, l'ascension était à s'opérer, lorsqu'une main saisit tout-à-coup la bouteille et coupa la corde. C'était le directeur qui en faisait la saisie. Il monte ensuite au dortoir et va directement au lit de Gustave. S'étant vu découvert, celui-ci s'était rapidement mis au lit et déjà ronflait comme un véritable soufflet de forge.

—Hé ! l'ami, lui dit son supérieur en le remuant pour l'éveiller.

—Oh ! monsieur le directeur, repartit notre hypocrite en se frottant les yeux, vous ne sauriez croire de quel magnifique rêve vous venez de m'arracher... Imaginez-vous donc que, par un prodige étonnant, j'étais transporté en paradis et qu'au bout d'une longue corde je tirais du purgatoire l'âme d'un trépassé, lorsque subitement, ô malheur inconcevable ! sans doute par esprit de jalousie, le diable coupa la corde.

On constate en parcourant l'histoire qu'un bon mot avait souvent désarmé de redoutables potentats et attiré la clémence de juges sévères. En l'occasion présente le Directeur ne put tenir contre cette fine repartie, quoique peu flatteuse. Au lieu d'une punition exemplaire, notre ami triomphant reçut seulement une verte semonce qui lui fit comprendre que sa santé, ses études et même sa bourse y perdait lorsqu'il faisait usage de boisson.

Aujourd'hui, écolier modèle, Gustave est à terminer de fortes études classiques dans un des meilleurs collèges de la province.

JACQUES BEAUMONT.

Ste-Thérèse de Blainville, 1892.

NOUVELLES A LA MAIN

Dans un restaurant à prix fixe :

Après s'être vainement escrimé sur un morceau de viande plus résistant que le marbre, un client se décide à présenter une observation au garçon :

—Pas mangeable, votre bifteck... C'est du vulgaire cuir.

Le garçon, haussant les épaules :

—Pour ce prix là, vous ne voudriez pourtant pas du cuir de Russie ?

* *

Au restaurant : Un gourmet s'apprête à entamer un morceau de fromage de roquefort, grouillant.

—Arrêtez ! s'écrie un voisin de table, vous ne mangerez pas ce morceau de fromage en ma présence.

—Et pourquoi ?

—Je suis membre de la société protectrice des animaux.

* *

Deux messieurs, très pressés, se rencontrent au coin d'une rue et se cognent la tête :

Le premier.—Ouf ! quel choc ! ma tête en bourdonne !

Le second.—Désolé ; mais c'est probablement parce qu'elle est vide...

Le premier.—Et vous, votre tête ne bourdonne pas ?

Le second.—Pas du tout !

Le premier.—C'est probablement parce qu'elle est fêlée.

"J'aimerais à connaître la valeur, l'efficacité de la Sarsapille de Hood, sur l'univers entier," écrit M. Longenecker, de l'Union Deposit, Penn.